

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lnc., Telephone Main 4100.

Enregistre à la Poste de la Nouvelle-Orléans, Lnc., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, de an \$3.00
Par mois 25

Le Marechal Foch

ET LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE

Le 7 novembre 1918, à minuit 30, Foch reçoit du haut commandement allemand le radio auquel il s'attendait. L'ennemi demande grâce en ces termes: "Le Haut commandement allemand sur l'ordre du gouvernement allemand, au maréchal Foch:

"Le gouvernement allemand ayant été informé par les soins du président des Etats-Unis que le maréchal Foch a reçu le pouvoir de recevoir ses représentants accrédités et de leur communiquer les conditions d'armistice, fait connaître les noms de ses plénipotentiaires et demande l'endroit où ils pourront pénétrer dans les lignes françaises. Il demande aussi une suspension d'armes dans l'intérêt de l'humanité."

A une heure 25, Foch expédie sa réponse: "Les plénipotentiaires allemands devront se présenter aux avant-postes sur la grande route de Maubeuge, La Capelle-Guise. Le général Debeny, commandant l'armée qui tenait ce secteur, avait été prévenu depuis plusieurs jours déjà."

Foch part le 7, vers seize heures et demie, de Senlis, son quartier général, dans son train spécial. C'était la première sortie du fameux wagon-bureau dans lequel devait être signé l'armistice. Le train du généralissime passe par Compiègne. Vers 18 heures 1/2 il arrive à la petite gare de Rethondes. Le train de Foch se place sur une des voies à environ 700 mètres de la gare, dans la forêt; l'autre voie est réservée au train des plénipotentiaires allemands.

Durant la nuit on apprend par radio le retard des plénipotentiaires allemands, occasionné par l'extraordinaire embouteillage de toutes leurs routes.

Enfin vers 7 heures du matin, l'entourage du maréchal Foch voit apparaître le feu rouge du train qui amène les Allemands. Ce train s'engage sur la voie de garage. Il avait plu la nuit; temps triste et brumeux.

Aux plénipotentiaires qui font demander à quelle heure ils pourront être reçus, Foch fait répondre qu'il les recevra à 9 heures dans son train.

En attendant les Allemands déjeunent de fort bon appétit. La vue du beurre surtout semble les remplir de joie.

A 9 heures sonnantes, on les voit descendre de leur train; ils suivent la voie jusqu'au fourgon de queue. Pour aller d'un train à l'autre, on a établi dans la forêt un petit chemin en caillottes. Sur leur passage, les gendarmes qui gardent le train de Foch, saluent. Les plénipotentiaires montent dans le wagon où ils sont reçus par Weygand et l'amiral Hope. Petit salut sec; inclination de la tête; aucune présentation. Winterfeldt porte la petite tenue de général de division prussien; il a l'air très gêné, très ému, son visage est presque décomposé, mais il garde de l'allure, de la race.

Les militaires allemands ont l'air embarrassé, interloqué. Les civils, eux, paraissent parfaitement insouciant. A peine les Allemands placés, Weygand sort pour aller chercher Foch qui se tient dans son wagon particulier avec l'amiral Wemys.

Quelques instants. La porte vitrée s'ouvre, le maréchal entre le premier, le képi à triple rangée de feuilles d'or sur la tête, une serviette sous le bras. Il porte sa tenue gris fer qui est son uniforme habituel. Il a son regard perçant, ses genoux saisis, l'allure dominante. L'amiral Wemys le suit, très

distingué, très racé, beaucoup de chic. Un silence, et de sa voix très nette le maréchal demande:

"A qui ai-je l'honneur de m'adresser?" Erzberger, en allemand: "Les plénipotentiaires envoyés par le gouvernement germanique." Il tend les lettres de crédit au maréchal qui les prend et se retire pour les examiner.

Quelques minutes s'écoulent qui paraissent longues comme des siècles. Tout le monde est debout, dans cette attente un peu pénible. Foch revient, il reprend sa place, et sans s'asseoir, dit aux Allemands: "Quel est l'objet de votre visite?" Erzberger: "Nous venons recevoir les propositions des puissances alliées pour arriver à une armistice sur terre, sur mer, dans les airs."

Foch répond d'un ton sec et de la manière autoritaire qui lui est propre: "Je n'ai pas de propositions à faire."

Oberndorf, le diplomate, intervenait: "Si monsieur le maréchal préfère, nous pourrions dire que nous venons demander les conditions auxquelles les Alliés consentiraient un armistice."

Foch: "Je n'ai pas de conditions."

Erzberger, tirant de sa poche un papier, lit le texte de la note du président Wilson disant que le maréchal Foch est autorisé à faire connaître les conditions d'armistice.

Foch: "Demandez-vous l'armistice? Si vous le demandez, je puis vous faire connaître à quelles conditions il pourra être obtenu."

Oberndorf et Erzberger déclarent en cœur qu'ils demandent l'armistice.

Weygand lit alors les principales conditions. Winterfeldt a l'air de plus en plus abattu, décomposé. Les civils gardent leur insouciance.

Erzberger envoie alors au gouvernement allemand un télégramme disant:

"Nous avons eu une première rencontre avec les délégués alliés. A notre demande d'une suspension provisoire des hostilités, Foch a opposé un refus formel. On nous accorde un délai de 72 heures pour répondre. Prière de faciliter le voyage de notre envoyé jusqu'à Berlin."

La séance est levée. Foch se retire le premier. Les Allemands partent pour revenir quelque temps après signer l'armistice.

RELATIONS ANGLO-AMERICAINES

Un malentendu dénué d'importance mais assez caractéristique s'est produit entre Londres et Washington. Voici quelques mois, le département d'Etat américain avisait le Foreign Office que la médaille votée par le Congrès pour récompenser les services de guerre serait décernée au "Soldat Inconnu" de Westminster. Lord Curzon remercia en termes chaleureux. Les semaines passèrent. Le général Pershing, désigné pour accomplir le geste symbolique, attendait cependant, à Paris, que le gouvernement britannique voulût bien fixer la date de la cérémonie. De l'armée du Rhin, il avait fait venir une garde d'honneur destinée à l'escorter jusque dans l'abbaye. Se croyant oublié, il fait mine de renoncer au voyage et renvoie ses soldats. La nouvelle bondit dans la presse américaine. On imagine le scandale. Sur quoi on s'explique. Le Foreign Office n'avait pas compris que le commandant en chef américain fût chargé de pareille mission. Aujourd'hui l'affaire est arrangée. Il n'en demeure pas moins que des milliers d'Américains ne l'oublieront pas de quelque temps.

Lorsque l'on se remémore l'histoire diplomatique des deux pays, nous voulons dire l'histoire la plus récente, on observe que les dissiments de cet ordre y abondent et qu'ils ont exercé des effets parfois presque désastreux. A la fin du dernier siècle, plusieurs ambassadeurs d'Angleterre aux Etats-Unis, animés cependant d'intentions excellentes, ont dû se rembarquer à la suite de controverses dont l'enjeu était loin d'égaliser le désagrément. En 1919, le vicomte Grey, lui-même, malgré sa prudence et son savoir-faire, n'y échappa pas. En juillet dernier, et, une deuxième fois, en août, il s'en fallut de peu que sur des questions de procédure

(l'invitation à la Conférence du Pacifique, les pourparlers préliminaires, etc.), les dirigeants des deux pays n'en vissent à d'assez graves démêlés. Et remarquons bien que, simultanément, le ministère de Londres donnait des gages sérieux de bon vouloir: abandon à peine dissimulé de l'alliance japonaise, déclaration faite au Conseil impérial, en présence des premiers ministres des Dominions, que l'amitié anglo-américaine est le principal fondement de la politique britannique. Quiconque connaît bien l'opinion publique d'outre-Manche, sait bien qu'elle est prête à sacrifier beaucoup à l'atténuation relative du grand schisme qui, au XVIIIe siècle, a déchiré le monde anglo-saxon.

Comment expliquer la fréquence de ces démêlés et la tournure personnelle qu'ils prennent souvent? Par le fait que les deux peuples parlent la même langue, qu'ils ne se considèrent pas comme tout à fait étrangers l'un à l'autre et que, vis-à-vis de l'autre, ils n'usent peut-être pas de la même circonspection qu'avec le reste des nations. Tout ce qui les sépare est couvert, dissimulé: ils l'oublient souvent. De plus, en Angleterre notamment, la tendance est de classer l'Américain par rapport à l'ordre social du pays, à l'échelle des manières, des habitudes, etc. On se rend compte que la rivalité ainsi créée ressemble à ce qui existe entre les coteries d'une même ville. Au fond de la mésintelligence anglo-américaine on trouve toujours cet élément. Il ne peut guère causer de grandes discordes, mais il produit de perpétuels agacements.

DEROULEDE ET CLEMENCEAU

Un jugement de M. Raymond Poincaré

M. Poincaré évoque dans sa chronique de la Revue des Deux Mondes les inaugurations des monuments de Paul Déroulède et de M. Clemenceau. Ce lui est une occasion de rapprocher les deux hommes dans un remarquable raccourci d'histoire et de psychologie.

Les hommes de ma génération, écrit-il, se rappellent la tragique séance parlementaire où Déroulède et Clemenceau se sont affrontés dans un terrible duel oratoire. Devant une assemblée glacée d'effroi, qui comptait les coups en silence, les deux adversaires cherchaient à se frapper mortellement. On eût juré alors qu'ils prendraient place dans l'histoire à des extrémités opposées et feraient à jamais figure d'ennemis irréconciliables. Cependant, au mois de décembre 1918, en Lorraine et en Alsace, les amis de Déroulède se pressaient sur les pas de Clemenceau pour l'acclamer et si l'auteur des Chants du Soldat ne s'était pas éteint avant de voir son rêve réalisé, Clemenceau se fut à ce moment jeté dans ses bras, et tous deux se fussent avoués qu'ils s'étaient méconnus. Ils ont en réalité, vécu l'un et l'autre pour la même idée: la reconstitution de la France, qu'avait démembrée la défaite. Les erreurs politiques qu'a pu autrefois commettre M. Clemenceau, sa violente opposition à tout agrandissement de notre domaine colonial, son attitude dans l'affaire d'Egypte, s'expliquent en grande partie par l'obsession de notre frontière. Il n'a vraiment rempli sa destinée que le jour où, la longueur des hostilités déchainées par l'Allemagne ayant commencé à faire naître la lassitude dans quelques esprits, le pessimisme et la trahison se sont développés comme des plantes vénéneuses et ont risqué d'envahir le pays. M. Clemenceau a aussitôt parlé et agi comme eût agi et parlé Paul Déroulède. "Radical, modéré, socialiste, conservateur, royaliste, républicain, disait l'ancien président de la Ligue des Patriotes, ce ne sont là que des prénoms; notre nom patronymique à tous est Français." Lorsqu'il faisait aux poilus une de ces visites qu'il a rappelées à Sainte-Hermine avec tant de poésie, M. Clemenceau portait mieux que personne notre nom de famille. Il l'a rendu plus éclatant et plus glorieux. Quoi d'étonnant à ce qu'après avoir évoqué, l'autre jour, les fêtes de la victoire, il ait ajouté: "Qui n'a pas vécu ces moments ne sait pas ce que

peut donner la vie?" M. Clemenceau ne passe pas pour très émotif. Mais, Français et patriote, il a éprouvé, à l'heure voulue une de ces "émotions profondes qui créent l'efficacité de l'action;" il a vibré avec la vraie France, et aucune action n'a été plus efficace que la sienne.

LE SOLEIL ET L'EAU

EN 1914-1918

La curieuse et intéressante petite étude de M. Charles Nordmann, dans un récent numéro des Annales, sur "La Pluie et le Beau Temps dans l'Histoire," a évoqué en Belgique le plus poignant souvenir: celui de la complicité du soleil et de l'azur, dans l'invasion d'août 1914.

Le ciel se figea à ce moment, dans un sourire aussi désastreux pour nous et nos alliés de France que propice aux fauteurs de l'attaque brusquée.

A Liège, à Namur, à Bruxelles, tous ceux qui savaient l'influence considérable, parfois décisive, de la température sur les opérations militaires, interrogeaient constamment le baromètre, avec un secret espoir, toujours déçu. Il proclamait invariablement, impitoyablement, le "beau fixe" en ce pays réputé pour ses "draches" (ses périodiques déluges). De fortes pluies, de déprimantes pénombres, des terres détrempées, retardant la marche forcée des hordes germaniques et de leur artillerie formidable, eussent mis dans notre jeu autant d'atouts qu'elles en eussent enlevé aux envahisseurs. Quand tout était encore une question d'heures, des intempéries soudaines eussent secondé et prolongé suffisamment l'héroïque résistance de Liège, de Dinant, de Namur, pour arrêter définitivement l'assaillant sur les bords de la Meuse. Pas un nuage n'embrunit l'horizon, pas une ondée ne vint troubler l'élan de l'agresseur! Et il arriva à quelques officiers boches de signaler en ricanant la pureté éclatante de la lumière, la netteté obstinée des routes, comme la justification de la devise blasphématoire gravée sur les ceinturons de leurs épées: Gott mit uns!...

Sûrement, l'inaltérable sérénité de la nature, devant l'humanité bouleversée, compta pour beaucoup dans les premiers succès des Barbares sur la Meuse et sur la Sambre.

Et, chose singulière, tout le monde put observer, dans la suite, que cette même nature, si favorable, au début, aux progrès des démons casqués, le demeura jusqu'à la toute dernière phase de la guerre—exclusivement. Chaque fois que Français et Alliés entreprenaient une importante offensive, elle était presque aussitôt interrompue ou cruellement enrayée par des averses torrentielles et d'infénales bourrasques. Ce n'est que pour l'offensive suprême de Foch, en juillet 1918, que nous fut enfin prêt le secours d'un ciel bleu, d'un éther doré, d'un sol praticable, d'une atmosphère d'Austerlitz, enfin. Comme si le grand témoin invisible eût voulu signifier qu'en inaugurant l'unité de commandement, le généralissime de Foch, nous étions enfin entrés dans la voie de la sagesse et méritions, désormais, le triomphe si longtemps refusé au droit.

Que pensèrent et que firent alors les soudards allemands qui, à la fin des jours d'août 1914 comme le signe de l'alliance divine avec leur kaiser?... Peut-être que le Régulateur de la pluie et du beau temps était un traître... à fusiller, dès qu'ils le rencontreraient, au coin d'un bois.—Gerard Harry.

LES TROUPES AMERICAINES DANS LA REGION RHENANE

Paris.—L'armée d'occupation américaine se compose de 11,000 au lieu de 16,000, il y a un an. Le nombre de soldats a été diminué par l'expiration d'enrôlements et par le transfert de malades qui n'ont pas été remplacés.

Jusqu'ici, le major général H. T. Allen n'a reçu aucun ordre de Washington rappelant l'armée d'occupation. Le major général Allen est à Paris où il assiste à la conférence interalliée sur le sort des armées d'occupation.